

dans le système de culture établi. A la vérité lorsque c'est le propriétaire de la forêt lui-même qui en fait usage et qu'il a du discernement et de la modération, il peut quelquefois en tirer des avantages réels; mais ceux qui jouissent de ce droit sur la possession d'autrui, n'usent ordinairement pas de semblables ménagements.

Dans les pays qui produisent de la bruyère, c'est de cette plante qu'on fait le plus souvent usage pour litière, lorsqu'on a épuisé les substances dont nous venons de parler. Quelquefois on fauche la bruyère, d'autrefois on écroûte le sol où elle végète, avec une houe adaptée à cette opération, et l'on transporte ainsi tant la plante elle-même que cette petite partie du sol qui a été enlevée par la houe. Quoique la bruyère ne se putréfie que difficilement dans le cours d'une année, cependant les excréments d'animaux auxquels elle est mêlée la rendent si molle, et la dépouillent tellement de la matière astringente qu'elle contient, que, lorsqu'on la transporte sur les terres, elle ne tarde pas à être complètement décomposée et divisée. Dans une partie de la principauté de Lunenburg, de l'évêché de Brême, et de la Poméranie, beaucoup de gens envisagent cette bruyère comme une chose tellement indispensable à l'économie rurale, qu'ils ne résistent à mettre les landes en culture, opération dont ils reconnaissent cependant la possibilité, que parce qu'ils ne croient pas pouvoir se passer de la bruyère pour faire des engrais, et en effet cela demeurera vraie aussi longtemps qu'ils ne changeront pas la disposition de leur économie rurale. Au moyen d'un droit de recueillir de la bruyère sur le terrain d'autrui, plusieurs cultivateurs qui faisaient un usage rigoureux de ce droit, ont pu maintenir dans un état de fécondité frappant, des champs qui étaient d'ailleurs de mauvaise qualité. Mais comme la bruyère ne croît que lentement, surtout lorsqu'avec elle on a enlevé la superficie du sol, il faut peut-être 100 voyages de bruyère pour maintenir un seul voyage de terre arable dans un état de prospérité; ainsi donc cette opération ne peut être continuée que dans les petits domaines entourés de vastes étendues de terrains incultes. Si l'on doit aller recueillir la bruyère à de grandes distances, cela demande beaucoup de temps, de sorte que les attelages y sont employés une grande partie de l'année.

(A continuer.)

(Extraits de THAER.)

ANNONCES.

AVIS

DE LA

REVUE CANADIENNE.

La *Revue Canadienne*, en terminant la troisième année de son existence, croit de son devoir de dire un mot à ses abonnés.

Ce n'est pas sans un légitime orgueil qu'elle regarde en arrière : chaque année a

vu s'accroître le nombre de ses collaborateurs, et l'intérêt qui s'attache à une publication sérieuse, morale et attrayante de cette espèce.

La collaboration se compose aujourd'hui de la plupart des écrivains canadiens les plus goûtés; aux noms distingués de Mgr. Désautels, de MM. les abbés Raymond, V. G., et Onellet, directeur du collège de St. Hyacinthe; A. Nantel, directeur du collège de Ste. Thérèse; Lamarche, de l'évêché de Montréal; Poulin, curé de Ste. Philomène; de MM. J. C. Taché, député ministre de l'Agriculture; N. Bourassa, J. M. LeMoine, H. Fabre, F. G. Marchand, P. Lemay, Benjamin Sulte, J. Prud'homme, J. A. N. Provancher, E. Lef. de Bellefeuille, S. Lesage, D. H. Sénécal et Joseph Royal, sont venus se joindre, en 1866, des écrivains tels que MM. Boucher de la Bruyère, L. R. Masson, Pancher de St. Maurice, Hector Berthelot et J. E. E. Marmette, dont la *Revue* commence la publication d'un intéressant feuilleton canadien historique.

La série des études faites dans la *Revue Canadienne* embrasse un grand nombre de sujets d'intérêt général et d'actualité. Philosophie, esthétique, littérature, histoire, voyage, poésie, bibliographie, biographie, elle ne reste étrangère à rien de ce qui se passe ou éclate autour d'elle.

Le bureau de direction, composé aujourd'hui de M. E. Lef. de Bellefeuille, Joseph Royal, J. A. N. Provancher, S. Lesage, Hector Fabre, Docteur Desrosiers, P. Letondal, D. H. Sénécal et E. Gérin, a pu payer \$300 durant l'année qui vient de s'écouler pour la rédaction de la *Revue*, et a pris des mesures pour que rien de ce qui peut exciter l'intérêt de l'abonné ne soit dorénavant omis des cadres de la publication.

Articles de fonds et d'actualités, feuilletons biens choisis et autant que possible canadiens, reproductions intelligentes, correspondance littéraire et scientifique, résumés de livres, récits de voyages, poésie, etc., la *Revue Canadienne* a donné tout cela jusqu'ici, et tout cela des écrivains les plus en renom parmi nous; de sorte que c'est effectivement le seul recueil de littérature indigène publié en Canada.

Le public intelligent a compris quels sacrifices de temps et même d'argent les directeurs et l'éditeur doivent s'imposer pour maintenir cette publication à un niveau aussi élevé, dans un aussi jeune pays.

L'éditeur reconnaît, sans doute, que l'encouragement n'a pas fait défaut. Mais cet encouragement, tout satisfaisant qu'il soit, est loin d'être ce qu'il pourrait être, et surtout assez considérable pour permettre d'augmenter le format de la *Revue*. C'est à l'abonné qu'il faut faire appel pour lui demander de se faire le propagateur de l'entreprise, et travailler ainsi à multiplier les listes de souscription et les ressources de l'éditeur.

Le même appel se fait également aux amis de la littérature qui doivent avoir à cœur de se rallier aujourd'hui autour de la seule *Revue* vraiment indigène, vraiment canadienne de ce pays.

La *Revue Canadienne* se propose de payer l'an prochain, une piastre de la page pour

l'article de fond de chaque mois; en second lieu, pour se mettre en état de ne publier que d'excellents feuilletons, elle offre assez haut prix pour l'ouvrage le meilleur qu'elle recevra d'ici à trois mois. La *Revue Canadienne* a payé \$250 à M. de Bouchville, et \$300 à M. N. Bourassa, pour romans qu'elle a publiés de la plume de ces messieurs. En troisième lieu, si les ressources de l'abonnement le permettent, la *Revue* publierait chaque mois une correspondance littéraire et scientifique, que l'un de ses directeurs, M. E. Gérin, lui enverrait de Londres ou de Paris.

On voit de suite quel nouvel intérêt s'attacherait à la *Revue*, si l'éditeur pouvait réaliser ses desseins. Tout dépendra du public et de l'activité avec laquelle on acquittera soi-même son abonnement et on recueillera de nouveaux abonnés pour la publication.

S'adresser à l'Éditeur, M. E. Sénécal, et 13, rue St. Vjcent.

On peut avoir la collection entière, reliée ou non, de la *Revue*, chez le même Éditeur. On peut également s'abonner à cette publication en s'adressant à l'imprimerie de la *Gazette des Campagnes*.

Dr. WOOD,

Propriétaire de

L'Infirmierie de Cancer d'Ottawa,

Rue Sparks et Marie,

OTTAWA, C. O.

CANCERS GUÉRIS par un procédé nouveau, mais certain, rapide et ne causant presque aucune douleur et sans l'usage du couteau.

La guérison sera garantie, et comme preuve de ceci aucun paiement n'est demandé, jusqu'à ce que la guérison soit complète. Du moment qu'un cancer est reconnu il devrait être guéri, parcequ'il en coûte alors moins et qu'il est plus promptement guéri que lorsqu'on l'a laissé vivre plus longtemps, il n'y a rien à gagner et tout à perdre en retardant. Ce qui paraît être dans l'estomac, au cou, aux paupières ou ailleurs un inoffensif bouton ou encore une verrue ou une ulcère sur les lèvres, peut dans quelques mois devenir un hideux, dégoûtant et terrible foyer de maladies. Si on l'exige, des renseignements seront donnés par les personnes qui ont été guéries depuis plusieurs années et qui sont maintenant pleines de santé et de vie. Toute communication sera promptement répondue. Aucun argent n'est exigé ou demandé, avant une parfaite guérison.

A vendre, à l'imprimerie de la *Gazette des Campagnes* :

HUILE DE CHARBON

TROIS CHELINS LE GALLON.

JEUX DE CARTES VARIÉES

Papier à tapisser, etc., etc.